N° 1171. MERCREDI 23 AOUT 1865 10e année

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

**Roubaix, 22 Août 1865**

## BULLETIN.

On apprend de Salzbourg que l'arrangement pour une nouvelle organisation de l'état provisoire dans les Duchés qui avait été convenu à Gastein, a été conduit à bonne fin, dimanche 20 août, par les deux souverains.

Les journaux suisses nous apportent des détails sur le voyage de l'Empereur et l'Impératrice au château d'Arenenberg.

*Le Pays* disait hier que leurs Majestés étaient attendus à Fontainebleau dans la soirée.

Nous avons, par la voie de New-York, sous la date du 8 août, des détails sur les incidents dont les abords de Rio-Grande ont été le théâtre.

Le général impérialiste Lopez ayant rencontré le général républicain Cortinas entre Camargo et Matamoras, les troupes juaristes ont été complètement défaites.

Sur l'ordre directement envoyé par l'empereur Maximilien au général Méjia, tous les objets ayant appartenu aux confédérés et se trouvant aujourd'hui dans Matamoras, ont été rendus aux autorités fédérales, y compris une batterie de six pièces d'artillerie avec son attelage et son matériel.

Une conspiration assez grave vient d'être découverte à Berlin :

Depuis le retour des délégués des universités de la Prusse à la fête commémorative de Vienne, la police de Berlin savait qu'une société secrète travaillait dans la capitale à s'organiser sur des bases à peu près identiques aux statuts du carbonarisme. Onze chefs secondaires de cette sociétés ont été arrêtés dans la soirée du 18 et mis immédiatement au secret le plus absolu.

Aucun n'a voulu faire d'aveux, malgré les promesses qui leur ont été faites d'un pardon généreux; on parle d'armes qui auraient été saisies, mais cette partie de la nouvelle a besoin de confirmation; toujours est-il que, parmi les papiers qui ont été trouvés au domicile d'un des conjurés, on a pu lire tout un plan d'organisation qui embrasse le pays tout entier.

M. Walewiski, le futur président du Corps législatif, vient d'être élu député dans le département des Landes.

J. REBOUX.

---

On lit dans le *Bund* du 19 août :

« L'Empereur et l'Impératrice des Français sont arrivés hier à Bade, par un train spécial composé de cinq wagons et sont repartis peu après en remontant le Rhin. On dit que l'Empereur a très bonne mine et qu'il paraît être en parfaite santé. Le conseil du gouvernement de Thurgovie avait pris les mesures nécessaires pour le voyage de l'Empereur et en avait donné communication au conseil fédéral.

« De Constance, les voyageurs arrivèrent dans six ou sept voitures de louage fermées. Malgré la pluie, la population était accourue en grande foule sur la route. Le village d'Ermatingen reçut l'Empereur sous un arc de triomphe élevé à la hâte et qui portait l'inscription *Reconnaissance du village de Sateustein* le salua par des salves d'artillerie.

« A l'entrée du parc où la foule était compacte, les voyageurs quittèrent les voitures pour se rendre à pied au château. l'Empereur salua quelques unes des personnes présentes qu'il reconnut en leur donnant la main et en leur adressant des paroles amicales. L'Empereur ayant à son bras l'Imperatrice, se rendit tout d'abord à la chapelle où se trouve la statue de la reine Hortense, en marbre blanc. »

---

Au banquet du 15 Août, à Cherbourg M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine, a porté un toste à l'alliance franco-anglaise. Nous y remarquons cette phrase :

« Le temps des rivalités hostiles est passé; l'émulation seule demeure, l'émulation pour tout ce qui peut servir dans le monde la cause de la civilisation et de la liberté. »

Le duc de Sommerset, répondant à ce toste au nom de la nation britannique, a prononcé une allocution ainsi terminee et résumée :

« Nous acceptons de grand cœur ces paroles que les jours de rivalités hostiles ont disparu pour faire place à une époque de généreuse émulation. »

Nous acceptons de grand cœur cet échange de vœux sympathiques; mais à une condition : c'est que l'Angleterre couformera sa conduite à son langage. Pour cela, il lui faut transformer, a peu près du tout au tout, non-seulement ses traditions politiques, mais ses relations économiques.

N'allons pas chercher trop loin nos griefs. Pourquoi l'Angleterre a-t-elle poussé, contre la volonté de l'Empereur, l'Italie vers l'unitarisme ? Pourquoi l'Angleterre, depuis dix ans, s'est-elle appliquée à entraver l'entreprise de Suez ? Si c'est par oubli des hostilités jalouses, si c'est à titre d'émulation cordiale, on conviendra que les apparences ont été bien trompeuses.

Veut-on changer d'attitude ? soit. Mais qu'on nous permette d'attendre, pour croire à ce phénomène, autre chose que des paroles courtoises. Et si l'on objecte que ce que nous disons là n'est pas poli, nous répondrons que c'est patriotique.

A. BAYVET.

---

On écrit de Mexico, 25 juillet, au *Moniteur* :

Les nouvelles qui nour parviennent des opérations militaires sont favorables.

Dans le département de San Luis Potosi, on signale deux succès remportés par les colonels de Courcy et de Lafaille. Ce dernier a mis en déroute quatre à cinq cents dissidents. Voici en quels termes le colonel rend compte lui-même de ce brillant combat :

« L'ennemi, au nombre de quatre à cinq cents cavaliers, s'étant montré du côté de Portezublo, je me portai à sa rencontre avec une colonne volante. Il ne m'attendit pas, mais se dirigea sur la ville de Pozos. A une lieue au-delà de cette localité, sur la route de la Sauceda, ma cavalerie parvint à le rejoindre.

« L'ennemi a laissé sur le terrain cinquante morts ou blessés, des armes et des chevaux. Il fuit dans le plus grand désordre, et s'est débandé dans toutes les directions vers la Sierra.

L'avantage remporté par le colonel de Courcy n'a pas été moins marquant. Dans plusieurs engagements contre les dissidents aux ordres d'Escobeda, Trevino et Maranja la victoire est restée à nos troupes.

Dans le Michoacan, la légion belge a mis complètement en deroute l'armée du centre. Le colonel Vander Smissen, à la tête de 850 hommes, a vigoureusement attaqué le général Arteaga, qui occupait Tacambara avec 3,500 hommes.

Il a tué à l'ennemi plus de 300 hommes, parmi lesquels un colonel et plusieurs officiers supérieurs, lui a fait 165 prisonniers enlevé son artillerie, ses munitions, plus de 100 caisses de cartouches et plus de 600 fusils.

Ce succès a une grande importance : il met la ville de Morelia à l'abri d'un coup de main.

Enfin le général autrichien de Thun, ayant entrepris une campagne contre les dissidents de la Sierra, a enlevé les Cumbres de Apnlco après un combat sanglant et acharné qui a duré trois heures.

---

## DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Mont-de-Marsan, 21 août.

Les élections de la 2e circonscription du département des Landes ont donné le résultat suivant :

Electeurs inscrits : 39, 208.
Votants 28, 192.

Le comte Waleuski a obtenu 28 112 voix.

Saltzbourg, 20 août (Nuit).

L'Empereur d'Autriche, le Roi de Prusse le Roi de Bavière, le Grand-Duc de Hesse Darmstadt et les Archiducs ont assisté ce soir, à la représentation donnée au Théâtre. Le Grand-Duc d'Odenbourg se trouvait dans une loge de côté. Ces hauts personnages ont pris le thé au Foyer.

L'Empereur d'Autriche part pour Ichl demain, de grand matin. Le Roi de Prusse partira, à neuf heures du matin, pour la même destination.

Vienne, 19 août.

Le prince Couza est arrivé à l'hôtel Munck et continuera son voyage demain matin.

Des partisans des anciens hospodars Styrbay et Bibesco figurent parmi les personnes arrêtées et paraissent gravement compromis. L'affaire des marchands de fruits n'a été que l'occasion d'un mouvement préparé du dehors.

Saltzbourg, 20 août après midi.

L'arrangement, pour une nouvelle organisation de l'état provisoire dans les Duchés, qui avait été convenu à Gastein, a été conduit à bonne fin aujourd'hui par les deux souverains.

Bucharest 18 août soir.

Calme parfait. Le journal *Bucureanul* loue le gouvernement de l'énergie qu'il a déployé. C'est le bataillon de chasseurs dont l'instruction est confiée à un officier français qui a réprimé l'émeute. — Le prince est attendu.

Athènes 19 août.

La durée de la session est prolongée de 40 jours.

Le ministre de l'intérieur a donné sa démission. Il est remplacé par M. Comunduros.

M. Mavrocordato est mort.

---

### BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Le *Moniteur* publie un décret établissant le tarif des douanes à l'importation. Nous en détachons la partie intéressant plus particulièrement nos industries :

*Coton.*

EN LAINE.

Par mer. — Par navires français, des pays hors d'Europe, les 100 kilog., exempt; du cru des pays hors d'Europe, les 100 kil., exempt ; d'ailleurs, les 100 kilog., 3 fr. — Par navires étrangers, les 100 kilog., 3 fr.

Par terre. — Des pays de production, les 100 kilog., exempt ; d'ailleurs, les 100 kilog., 3 fr.

NON CARDÉ.

Par mer. — Par navires français, des pays hors d'Europe, les 100 kilog., exempt ; du cru des pays d'Europe, les 100 kil., exempt ; d'ailleurs, les 100 kilog., 75 c. — Par navires étrangers, les 100 kilog.,

Par terre. — Des pays de production, les 100 kilog., exempt ; d'ailleurs, les 100 kilog., 75 c.

*Tissus et coton,*

Nankin originaire de l'Inde, par navires français, des pays hors d'Europe, le kilog. 1 fr., d'ailleurs, le kilog., 1 fr. 10.

Nankin originaire de l'Inde, par navires étrangers, le kilog., 1 fr. 10 c.

*Tissus de laine.*

Tapis de pied originaires des pays d'Orient, directement importés d'un pays hors d'Europe, valeur 15 0/0

Tapis de pied originaires et importés directement de Turquie, valeur 15 0/0.

*Tissus de soie.*

Crêpes unis, par navires français, des pays hors d'Europe, le kilog., 20 fr. ; des pays d'origine en Europe, le kilog., 20 fr. d'ailleurs, le kil., 35 fr.

Crêpes unis, par navires étrangers, le kilog,, 25 fr.

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 23 AOUT 1865

— N° 27 —

## LE ROMAN D'UN HÉRITIER

### PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE X.

LES FIANCÉS.

(*Suite.*)

Le premier soin de Robert, après cette solennelle journée, fut de raconter, sans aucune réticence à Henri, ce qui venait de se passer.

« Mon cher Robert, lui répondit son ami, après avoir lu et relu tous les détails de ta lettre, il me semble que tu as fait, en cette grande circonstance, ce que tu devais faire, et que tu as raison aussi de ne pas vouloir conclure trop vite ce mariage. Le jeune Fliteau me paraît être un bon et honnête garçon, mais il importe de l'observer encore, et il importe de savoir quelle est la vraie position de son père, pour lequel, à te parler franchement, ta lettre ne m'inspire pas une vive sympathie. On t'a poussé à prendre un engagement peut-être un peu précipité. Cependant, tel que tu l'as accepté, cet engagement n'est point irrévocable. Ton devoir, à présent, est d'en étudier avec soin les conséquences, de maintenir ta direction fraternelle sur l'esprit de Marie, et de la détourner de ce mariage, si tu en viens à reconnaître qu'il ne t'offre point toutes les garanties désirables. Ma mère et Clotilde me prient pourtant d'adresser à ta gentille sœur leurs félicitations, et Clotilde veut lui offrir un mouchoir qu'elle va commencer à broder dès demain.

« Je voudrais bien qu'elle eût un pareil présent de noces à préparer pour mon union avec Mlle Berthe. Mais M. de Norroy ne me trouve point encore assez haut placé dans la hiérarchie sociale. J'attends, je travaille et je dis comme un de nos anciens princes de Lorraine : *Fac et spera.* Adieu cher.

Ton vieil ami,

HENRI. »

Étudier les conséquences de ce mariage et en détourner Marie, s'il n'offrait point toutes les garanties désirables. Telle était bien aussi la pensée de Robert. Mais cette dernière tâche n'était déjà plus si aisée à remplir.

La jeune fille aimait. Elle aimait avec cette ingénuité d'une âme qui s'ouvre au pur rayon du premier amour, comme le calice d'une fleur aux premières lueurs de l'aurore. Elle aimait avec cette pureté virginale qui ne peut concevoir, dans le sentiment qui l'anime, aucune pensée répréhensible, avec cette ignorance qui n'admet aucun doute, n'ayant encore subi aucune déception. Son amour se manifestait par le rayonnement de son visage, quand elle voyait apparaître son fiancé ; par les doux sourires qu'elle lui adressait; par les suaves intonations de sa voix, quand elle lui parlait; par les regards qui interrogeaient à tout instant l'expression de sa physionomie; par la sollicitude constante avec laquelle, elle surveillait son bras blessé. Elle aimait, elle était heureuse d'aimer; elle s'éveillait, le matin, avec une émotion de joie et d'attente qui produisait en elle une sorte d'effet magique. Le ciel lui semblait plus bleu ; la vallée plus verte; les bruits des champs et des bois plus harmonieux. Elle éprouvait, tout le jour, une vitalité que, jusqu'alors, elle n'avait jamais ressentie, et le soir, lorsqu'elle s'agenouillait aux pieds de sa Vierge, elle unissait dans sa prière, avec une nouvelle ferveur, le nom de Victor à celui de Robert.

Ainsi était Marie. Rien n'indiquait en Victor un pareil mouvement de cœur. Tel il avait été pour elle, avant ses fiançailles, tel il était resté, attentif, prévenant et paisiblement affectueux. Rien de moins, rien de plus. Il se montrait, comme auparavant, très-sensible au plaisir de faire un bon déjeuner, de savourer un verre de vieux vin et de fumer ensuite un bon cigare. Il chantait et riait comme auparavant, et quelquefois gémissait de la blessure qui l'empêchait d'aller à la chasse. Il aimait à sa façon, sans trouble et sans souci, et se laissait aimer.

En observant ce contraste, Robert s'en affligeait et s'en inquiétait. Il s'affligeait de voir sa sœur moins aimée qu'elle n'aimait elle-même. Il s'inquiétait à l'idée d'unir une si fine et si délicate nature à un être qui lui ressemblait si peu, qui ne paraissait pas même la comprendre. Victor avait encore la vivacité de mouvement, la grâce, le prestige de la jeunesse. Mais les années devaient lui enlever ces agréments, et il ne semblait guère disposé à les remplacer par les qualités intellectuelles. Robert se le représentait, après un certain laps de temps, gros, gras, lourd, joufflu, cramoisi, sensuel, n'ayant pas de plus agréable occupation que de s'asseoir à table, et comptant se montrer très-spirituel en racontant quelques historiettes grivoises, ou en chantant quelques refrains bachiques. Robert en avait vu, de ces hommes, primitivement assez bien organisés, que la paresse engourdit, que les jouissances matérielles dégradent, et il frémit à l'idée que tel pouvait être l'avenir du mari de sa sœur.

Il n'osait communiquer à la candide Marie des craintes qu'elle n'aurait sans doute pas comprises en ce moment, et qui l'auraient inutilement affligée. Il espérait qu'elle en viendrait à faire elle-même de prudentes réflexions ou à prendre sur son fiancé un salutaire ascendant. Mais un accident fortuit allait soulever en lui bien d'autres pensées et produire, dans sa solitaire existence, une toute autre commotion.

Un soir, il apprit que la gouvernante de l'abbé Espenoy, cet ancien ami de son père, était morte et qu'on allait vendre le lendemain son petit mobilier. Il se souvint aussitôt de l'armoire en chêne qu'il avait admirée dans son enfance, qu'il désirait acquérir, et que la vieille fille avait sèchement refusée de lui céder. Le lendemain matin, de bonne heure, il se rendit à Herserange. Une vingtaine d'hommes et de femmes étaient réunis dans la demeure de la défunte, attirés là par l'espoir d'acheter, à vil prix, quelques ustensiles de ménage et quelques chiffons. Déjà l'huissier, faisant les fonctions de commissaire-priseur, avait rapidement débité tous les petits objets appartenant à la succession de la pauvre servante. Restait la pièce capitale.